

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***Les apostasies de Jean-Louis Gagnon***  
***Tome I — Les Coqs de village***

Willie Chevalier

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chevalier, W. (1985). *Les apostasies de Jean-Louis Gagnon : Tome I — Les Coqs de village*. *Lettres québécoises*, (39), 79–80.

# LES APOSTASIES

de Jean-Louis Gagnon

Tome I

## Les Coqs de village

Voici une contribution importante à notre histoire politique par un des journalistes les plus remuants du Québec des cinquante dernières années. M. Jean-Louis Gagnon, né en février 1913, raconte son époque et se raconte avec l'intention, avouée indirectement (p. 18), de «déraciner quelques-uns des mythes et des préjugés dont la jeunesse canadienne-française se drogue volontiers». Resté d'attaque, le jeune septuagénaire se veut toujours maître à penser. Il faut donc le lire en restant sur son quant-à-soi, d'autant plus que les séductions d'un style coulant et d'un ton généralement de bonne compagnie disposent l'esprit du lecteur en faveur des allégations et des opinions de l'auteur.

M. Gagnon est tout le contraire d'un sceptique. Si on l'ignorait, on lirait en filigrane dans son livre qu'il croit de tout son être en la démocratie et en l'unité nationale à la Jean Chrétien et voit dans le Parti libéral le dispensateur par excellence en même temps que le protecteur de ces souverains biens.

Selon l'historien Robert Lacour-Gayet, «qui dit libéralisme, estimait Laurier, dit modération.» M. Pierre Elliott Trudeau qui, un temps, prétendait faire de «Reason Over Passion» sa devise, vous a-t-il paru mesuré, tempéré, dans les relations de son gouvernement avec celui du Québec? La rage froide est la plus redoutable.

Dès l'avant-propos de son livre, le mémorialiste annonce la couleur par un discours qui a des relents d'un «démocratisme» et d'un anticléricalisme assez anachroniques et inattendus chez un homme qui aurait encore de la peine de n'être pas qualifié d'avant-gardiste et de dynamique, adjectifs passe-partout souvent accolés à son nom dans le passé.

«Je suis né à droite, maurassien et nationaliste. La crise économique et la guerre civile d'Espagne m'ont fait basculer à gauche. La dictature du prolétariat et la nature antidémocratique du socialisme m'ont conduit au libéralisme, comme l'ethnocentrisme de tous les nationalismes m'a convaincu que seul le fédéralisme offre aux minorités raciales, linguistiques, religieuses, économiques ou politiques, c'est-à-dire à tous les hommes, le

moyen de vivre dans la dignité et la paix» (p. 17). C'est plus clair et mieux écrit que les tirades antinationalistes de M. Trudeau, mais quel pays a offert ou offre l'exemple de ce beau fédéralisme? Pas l'ancienne monarchie austro-hongroise, tout de même? Les libéraux de partout ont applaudi à sa dissolution. Pas les États-Unis, un melting-pot ne pouvant s'accommoder du pluralisme linguistique. Pas non plus le Royaume-Uni, qui d'ailleurs ne se prétend pas fédération et n'est pas près d'être libéré du problème irlandais. La Yougoslavie? Ce serait à voir. La Suisse? Curieusement, nos propagandistes du fédéralisme ne nous la proposent jamais pour modèle.

Comme presque tout récit d'une enfance heureuse, le premier chapitre des *Apostasies* est d'une lecture bien agréable. Il fait revivre trop brièvement la ville de Québec des années 20 que les hommes de progrès de tout acabit n'ont pas réussi et ne réussiront probablement jamais à enlaidir tout à fait. Est-ce à cause de son atmosphère que les Québécois (orthographe à laquelle tient M. Gagnon pour distinguer les natifs de la ville de Québec des autres citoyens de la province du même nom, les Québécois), du moins ceux de ma géné-

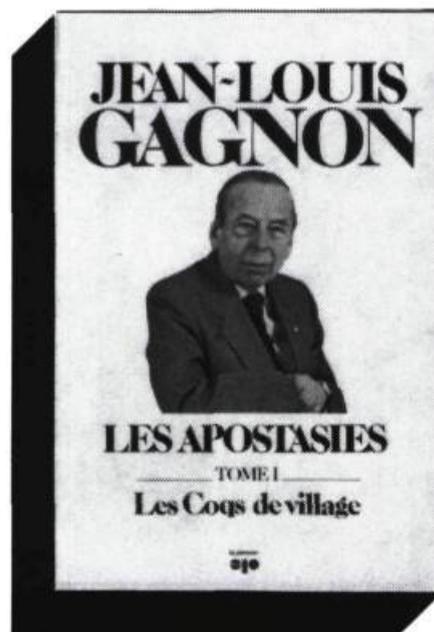
ration, m'ont toujours donné l'impression d'avoir reçu en partage une aménité que les Montréalais de naissance, dont je suis, devaient acquérir. Dans la suite du livre le mémorialiste revient volontiers sur sa ville natale avec les accents chaleureux que lui inspire l'évocation de ses camarades de jeunesse et de quelques aînés qu'il a admirés. Et à cause de ce qu'il écrit d'elle, plus d'un lecteur regrettera de n'avoir pas connu cette dame unique et pourtant bien simple et typique mais concevable seulement à Québec ou dans une ville moyenne de France: Madame Edmond Chaloult, mère de Pierre, journaliste et historien.

En page 46 surgit comme un cheveu sur la soupe un certain Clifton, sans doute contraction inconsciente du nom de Clifford Sifton, dont on aurait aimé que M. Gagnon nous parlât après avoir écrit (p. 73): «Il est facile de s'imaginer ce que serait le Canada si, de 1900 à 1925, un million de francophones avaient participé à la conquête de l'Ouest à partir d'un Manitoba bilingue. Comment ne pas s'étonner de l'aveuglement des pouvoirs publics qui disposaient alors et des ressources humaines et des moyens nécessaires pour donner une dimension nouvelle à la *politique nationale* de Sir John» (Macdonald)? Mais quel parti a constitué au Canada de 1897 à 1911 ces «pouvoirs publics» sinon celui que M. Gagnon a servi longtemps avec zèle? Celui, précisément, de ce calamiteux Sifton que notre auteur connaît sûrement très bien car le dernier en date (sauf erreur) des biographes de Laurier, Joseph Schull, a justement stigmatisé les intrigues francophobes de ce collaborateur du grand homme et son ouvrage a été traduit en excellent français par Mme Hélène Jobidon-Gagnon, la femme du mémorialiste.

On pardonne spontanément cette carence à M. Gagnon quand on lit, un peu plus loin, les pages si cordiales, si pertinentes, si compréhensives et, pour les survivants qui l'ont connu, si émouvantes qu'il consacre à Olivar Asselin. Il y fait notamment cette réflexion: «On le sait, la dictature engendre l'anarchie qui engendre la dictature. Rares ont été les époques libérales depuis que l'homme vit en société.» On lui poserait bien cette question: «Et si la démocratie, ou l'excès de démocratie, conduisait à l'anarchie?» Mais non! En superdémocrate, il répondrait sûrement qu'il ne peut y avoir excès d'une aussi bonne chose.

M. Gagnon confie dans son avant-propos qu'il a recouru à une recherchiste (c'est assez étonnant) pour rédiger ses mémoires. Il la doit, dit-il, à des inconnus de lui-même, à plus forte raison de vous et de moi, et les remercie; il la doit d'abord et surtout à M. Roy Faibish.

Mais qui donc est ce M. Faibish? Il ne le révèle pas. Quoi qu'il en soit, M. Gagnon aurait pu demander à la recherchiste, qu'il nomme, de lui trouver trois prénoms: celui du poète Boulanger (p. 60), celui de l'architecte



Rousseau, de Québec, qui a conçu la belle église de Matane (p. 88), celui de ce Foley, homme d'affaires qui transigea avec Jacob Nicol (p. 98); de vérifier si ce n'est pas le cardinal L.-N. Bégin plutôt que le cardinal Rodrigue Villeneuve qui interdit la danse à Québec; de vérifier également si l'inoubliable Joseph Barnard n'était pas le neveu plutôt que le cousin de Thomas Chapais. M. Gagnon laisse aussi entendre que le fait pour Nicol et Pamphile Du Tremblay de siéger à la fois au Conseil législatif du Québec et au Sénat du Canada constituait une anomalie. Peut-être. Mais bien avant eux Chapais était devenu conseiller législatif en 1892 et sénateur en 1919.

Dans une page brillante (217), l'auteur résume l'immédiat avant-Deuxième-Guerre mondiale après avoir énoncé cette profession de foi: «Tout nous commandera d'être à gauche: la dignité humaine, la compassion, la simple justice». La compassion... Compassion pour le débonnaire et pauvre Staline qui faisait exécuter Zinoviev en 1936 et Toukhatchevski en 1937, assassiner Trotski en 1940 et vers le même temps supprimer une vingtaine de généraux et près de 35,000 officiers? Et faut-il rappeler que l'on pouvait fort bien, comme aujourd'hui d'ailleurs, s'opposer en principe et en actes au fascisme, au nazisme et à leurs séides et suppôts sans être de gauche? À preuve Winston Churchill, Anthony Eden et Alfred Duff Cooper, objets de l'admiration de M. Gagnon, et des milliers et des milliers d'autres individus de beaucoup de pays. Pour reprendre une expression de M. Valéry Giscard d'Estaing dans un débat télévisé avec M. François Mitterrand, la gauche — la gauche réelle ou l'alimentaire — n'a nulle part le monopole du coeur. Ni celui du sens de la dignité humaine, ni celui de l'esprit de justice, ni même celui de l'esprit démocratique. Le tout soit dit sans chercher noise à M. Gagnon, journaliste «engagé», certes, mais démocrate dégagé et d'une parfaite urbanité en conversation.

On ne pouvait attendre d'un grand-prêtre de la démocratie et du libéralisme qu'il s'exprimât avec équanimité sur Maurice Duplessis. Si Dieu lui prête vie comme on le lui souhaite, M. Gagnon sera-t-il vraiment éberlué et indigné quand, dans peu d'années, des historiens objectifs porteront sur un politicien que sans doute il aime les jugements sévères dont il veut accabler Duplessis?

Le presque exact contemporain d'un mémorialiste qui a pratiqué la même profession (ou le métier) que lui lit naturellement à la loupe le récit de ses souvenirs, son exposé et son interprétation des faits. Dans *Les Apostasies* je n'ai trouvé aucune fausseté, que peu de ce «mentir-vrai» cher à Louis Aragon, autre homme de gauche, peu d'ambiguïtés et celles-ci probablement involontaires.

En imbriquant pour ainsi dire son histoire personnelle dans celle du Québec, du Canada

de son temps, l'auteur a évité habilement le double abus irritant du «je» et du *name dropping* (truffer un écrit ou un discours de noms connus). Il est entendu qu'un journaliste de carrière, comme un politicien, connaît beaucoup de monde; inutile d'en faire un plat à tout bout de champ. Il a su de même alléger son texte au moyen d'anecdotes savoureuses.

Si le dernier tome des mémoires de M. Gagnon explique mieux que le premier ses apostasies, pourquoi il a renié la foi politique de son père (c'était bien son droit) et ce que l'on appelait autrefois la foi de nos pères, nous aurons un ouvrage promis peut-être à quelque durée. Nous serons exigeants suivant la recommandation de M. Gagnon lui-même dans un article de journal du dimanche 21 juillet

dernier: «Tout le monde, écrivait-il en commentant l'actualité politique dans Landerneau, peut changer d'idée comme on secoue ses puces. Mais encore faut-il que l'on sache par quoi, comment et pourquoi on les a remplacées.» Exactement. Et, aussi, quand. Les dates, en l'occurrence, sont d'un grand intérêt: significatives, instructives, éclairantes dit-on maintenant.

En attendant, signalons combien il est rare qu'un compatriote nous entretienne de lui-même en 250 pages et qu'on en redemande. Monsieur le directeur des Éditions (de) La Presse, sortez vite *Les Dangers de la vertu*, deuxième tome des *Apostasies!* □

Willie Chevalier

## SIGNÉ GORDON SHEPPARD

### Enquête sur le suicide d'un écrivain

*Signé Hubert Aquin*<sup>1</sup> — c'est ainsi que se trouve titrée cette enquête sur le suicide, survenu le 15 mars 1977, de celui que l'on considère comme l'un des plus grands écrivains québécois. L'enquête fut menée sous forme d'entretiens entre Andrée Yanacopoulos, la compagne d'Hubert Aquin, et Gordon Sheppard, cinéaste, ces rencontres ayant commencé environ une semaine après la tragédie.

Or, ce suicide est-il vraiment la «dernière et très grande oeuvre» d'Hubert Aquin, comme le veut Gordon Sheppard (p. 315)? Faut-il, avec Aquin lui-même cette fois, con-

fondre les niveaux — lui qui, dans ses oeuvres, se plaisait à multiplier les instances, à hétérogénéiser les codes — pour affirmer que ce suicide est «l'acte d'un vivant»? (p. 27). Bref, faut-il faire du suicide d'Hubert Aquin ce qui garantit contre la sidération du réel, contre la fonction d'exaspération du langage? En d'autres mots: faut-il à tout prix faire d'Hubert Aquin un sujet psychologique, volontaire, qui, par delà la circulation des simulacres, se donnerait comme l'auteur d'un objet: sa propre mort?

Et si, sur la question du suicide, il s'opposait deux perspectives irréconciliables, deux vecteurs: le vecteur Aquin qui, d'être esthétique et irréfutable, implique le sujet, et le vecteur Sheppard qui, de se vouloir exhaustif, évacue le sujet?

C'est que dans les quatre romans d'Hubert Aquin, le suicide fonctionne comme objet cause d'écriture, cause de dévoiement (comme le psychanalyste parle de l'objet cause de désir); alors que, pour le néo-Husserl qu'est Sheppard, le suicide d'Aquin demeure un objet d'intentionnalité. Là où, chez Sheppard, ce suicide est, pour ainsi dire, devant l'enquête, là où il en est le but ontologisé, il est, chez l'écrivain Aquin, en quelque sorte *derrière*, obligeant à une temporalité inexemple et à l'instauration d'une structure référentielle du genre *più di meno, men di meno* pour emprunter cette expression du mathématicien Raffaele Bombelli<sup>2</sup>.

D'où malentendu ou divergence profonde dès la case numéro 1 de l'enquête Sheppard. Ce malentendu est d'autant plus malheureux que l'intention communiquée — du moins

